

assez fou ni assez vain pour croire avoir pu lui inspirer du goût à mon âge ; mais sur certains propos qu'elle tint à Thérèse , j'ai cru lui avoir inspiré de la curiosité. Si cela est , et qu'elle ne m'ait pas pardonné cette curiosité frustrée , il faut avouer que j'étois bien né pour être victime de mes foiblesses , puisque , si l'amour vainqueur me fut si funeste , l'amour vaincu me le fut encore plus.

Ici finit le recueil de lettres qui m'a servi de guide dans ces deux livres. Je ne vais plus marcher que sur la trace de mes souvenirs : mais ils sont tels dans cette cruelle époque , et la forte impression m'en est si bien restée , que , perdu dans la mer immense de mes malheurs , je ne puis oublier les détails de mon premier naufrage , quoique ses suites ne m'offrent plus que des souvenirs confus. Ainsi je puis marcher encore dans le livre suivant avec assez d'assurance. Si je vais plus loin , ce ne sera plus qu'en tâtonnant.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

LIVRE ONZIÈME.

QUOIQUE la *Julie* , qui depuis long-temps étoit sous presse , ne parût point encore à la fin de 1760 , elle commençoit à faire grand bruit. Madame de Luxembourg en avoit parlé à la cour , madame d'Houdetot à Paris. Cette dernière avoit même obtenu de moi , pour Saint-Lambert , la permission de la faire lire en manuscrit au roi de Pologne , qui en avoit été enchanté. Duclos , à qui je l'avois aussi fait lire , en avoit parlé à l'Académie. Tout Paris étoit dans l'impatience de voir ce roman ; les libraires de la rue Saint-Jacques et celui du Palais-Royal étoient assiégés de gens qui en demandoient des nouvelles. Il parut enfin , et son succès , contre l'ordinaire , répondit à l'empressement avec lequel il avoit été attendu. Madame la Dauphine , qui l'avoit lu des premières , en parla à M. de Luxembourg comme d'un ouvrage ravissant. Les sentiments furent partagés chez les gens de lettres ; mais dans le monde il n'y eut qu'un avis , et les femmes surtout s'enivrèrent et du livre et de l'auteur , au point qu'il y en avoit peu , même dans les hauts rangs , dont je n'eusse fait la conquête,

si je l'avois entrepris. J'ai de cela des preuves que je ne veux pas écrire, et qui, sans avoir besoin de l'expérience, autorisent mon opinion. Il est singulier que ce livre ait mieux réussi en France que dans tout le reste de l'Europe, quoique les François, hommes et femmes, n'y soient pas fort bien traités. Tout au contraire de mon attente, son moindre succès fut en Suisse, et son plus grand à Paris. L'amitié, l'amour, la vertu, règnent-ils donc à Paris plus qu'ailleurs ? Non, sans doute ; mais il y règne encore ce sens exquis qui transporte le cœur à leur image, et qui nous fait chérir dans les autres les sentiments purs, tendres, honnêtes que nous n'avons plus. La corruption désormais est partout la même : il n'existe plus ni mœurs ni vertus en Europe ; mais s'il existe encore quelque amour pour elles, c'est à Paris qu'on doit le chercher (1).

Il faut, à travers tant de préjugés et de passions factices, savoir bien analyser le cœur humain pour y démêler les vrais sentiments de la nature. Il faut une délicatesse de tact qui ne s'acquiert que dans l'éducation du grand monde, pour sentir, si j'ose ainsi dire, les finesses de cœur dont cet ouvrage est rempli. Je mets sans crainte sa quatrième partie en parallèle avec la

(1) J'écrivois ceci en 1769.

(Cette note n'est point au manuscrit autographe.)

princesse de Clèves, et je dis que si ces deux morceaux n'eussent été lus qu'en province, on n'auroit jamais connu tout leur prix. Il ne faut donc pas s'étonner si le plus grand succès de ce livre fut à la cour. Il abonde en traits vifs, mais voilés, qui doivent y plaire parce qu'on est plus exercé à les pénétrer. Il faut pourtant ici distinguer encore. Cette lecture n'est assurément pas propre à cette sorte de gens d'esprit qui n'ont que de la ruse, qui ne sont fins que pour pénétrer le mal, et qui ne voient rien du tout où il n'y a que du bien à voir. Si, par exemple, la *Julie* eût été publiée en certain pays que je pense, je suis sûr que personne n'en eût achevé la lecture, et qu'elle seroit morte en naissant.

J'ai rassemblé la plupart des lettres qui me furent écrites sur cet ouvrage, dans une liasse qui est entre les mains de madame de Nadaillac. Si jamais ce recueil paroît, on y verra des choses bien singulières et une opposition de jugements qui montre ce que c'est que d'avoir affaire au public. La chose qu'on y a le moins vue, et qui en fera toujours un ouvrage unique, est la simplicité du sujet et la chaîne de l'intérêt, qui, concentré entre trois personnes, se soutient durant six volumes, sans épisode, sans aventure romanesque, sans méchanceté d'aucune espèce, ni dans les personnages ni dans les actions. Diderot a fait de grands compliments à Richardson sur la prodigieuse variété de ses tableaux, et sur la multitude de ses person-

nages. Richardson a en effet le mérite de les avoir tous bien caractérisés ; mais , quant à leur nombre , il a cela de commun avec les plus insipides romanciers , qui suppléent à la stérilité de leurs idées à force de personnages et d'aventures. Il est aisé de réveiller l'attention en présentant incessamment et des événements inouis , et de nouveaux visages qui passent comme les figures de la lanterne magique : mais de soutenir toujours cette attention sur les mêmes objets et sans aventures merveilleuses , cela , certainement , est plus difficile ; et si , toute chose égale , la simplicité du sujet ajoute à la beauté de l'ouvrage , les romans de Richardson , quoi que M. Diderot en ait pu dire , ne sauroient , sur cet article , entrer en parallèle avec le mien. [Il est mort cependant , je le sais , et j'en sais la cause ; mais il ressuscitera.]

Toute ma crainte étoit qu'à force de simplicité ma marche ne fût ennuyeuse , et que je n'eusse pu nourrir assez l'intérêt pour le soutenir jusqu'au bout. Je fus rassuré par un fait qui , seul , m'a plus flatté que tous les compliments qu'a pu m'attirer cet ouvrage.

Il parut au commencement du carnaval. Le colporteur le porta à madame la princesse de Talmont (1) , un jour de bal de l'Opéra. Après souper , elle se fit habiller pour y aller , et , en

(1) Ce n'est pas elle , c'est une autre dame dont j'ignore le nom ; mais le fait m'a été assuré.

attendant l'heure , elle se mit à lire le nouveau roman. A minuit , elle ordonna qu'on mît ses chevaux , et continua de lire. On vint lui dire que ses chevaux étoient mis ; elle ne répondit rien. Ses gens , voyant qu'elle s'oubloit , vinrent l'avertir qu'il étoit deux heures. Rien ne presse encore , dit-elle en lisant toujours. Quelque temps après , sa montre étant arrêtée , elle sonna pour savoir quelle heure il étoit. On lui dit qu'il étoit quatre heures. Cela étant , dit-elle , il est trop tard pour aller au bal ; qu'on ôte mes chevaux. Elle se fit déshabiller , et passa le reste de la nuit à lire.

Depuis qu'on me raconta ce trait , j'ai toujours désiré de voir madame de Talmont , non-seulement pour savoir d'elle-même s'il est exactement vrai , mais aussi parce que j'ai toujours cru qu'on ne pouvoit prendre un intérêt si vif à l'*Héloïse* , sans avoir ce sixième sens , ce sens moral dont si peu de cœurs sont doués , et sans lequel nul ne sauroit entendre le mien.

Ce qui me rendit les femmes si favorables , fut la persuasion où elles furent que j'avois écrit ma propre histoire , et que j'étois moi-même le héros de ce roman. Cette croyance étoit si bien établie , que madame de Polignac écrivit à madame de Verdelin pour la prier de m'engager à lui laisser voir le portrait de Julie. Tout le monde étoit persuadé qu'on ne pouvoit exprimer si vivement des sentiments qu'on n'auroit point éprouvés , ni peindre ainsi les trans-

ports de l'amour que d'après son propre cœur. En cela l'on avoit raison, et il est certain que j'écrivis ce roman dans les plus érotiques extases: mais on se trompoit en pensant qu'il avoit fallu des objets réels pour les produire; on étoit loin de concevoir à quel point je puis m'enflammer pour des êtres imaginaires. Sans quelques réminiscences de jeunesse et madame d'Houdetot, les amours que j'ai sentis et décrits n'auroient été qu'avec des sylphides. Je ne voulus ni confirmer ni détruire une erreur qui m'étoit avantageuse. On peut voir dans la préface en dialogue, que je fis imprimer à part, comment je laissai là-dessus le public en suspens. Les rigoristes trouveront que j'aurois dû déclarer la vérité tout rondement: pour moi, je ne vois pas ce qui m'y pouvoit obliger, et je crois qu'il y auroit eu plus de bêtise que de franchise à cette déclaration faite sans nécessité.

A peu près dans le même temps parut la *Paix perpétuelle*, dont, l'année précédente, j'avois cédé le manuscrit à un certain M. de Bastide, auteur d'un journal appelé *le Monde*, dans lequel il auroit voulu, bon gré mal gré, fourrer tous mes manuscrits. Il étoit de la connaissance de M. Duclos, et vint en son nom me presser de lui aider à remplir *le Monde*. Il avoit ouï parler de *Julie*, et vouloit que je la misse tout entière dans son journal: il vouloit que j'y misse *l'Émile*, il auroit voulu que j'y misse le *Contrat social*, s'il eût su que cet ouvrage exis-

toit. Enfin, excédé de ses importunités, je pris, pour m'en délivrer, le parti de lui céder, pour douze louis, mon extrait de la *Paix perpétuelle*. Notre accord étoit qu'il s'imprimerait dans son journal; mais sitôt qu'il fut propriétaire de ce manuscrit, il jugea à propos de le faire imprimer à part, avec quelques retranchements que le censeur exigea. Qu'eût-ce été si j'y avois joint mon jugement sur cet ouvrage, dont très-heureusement je ne parlai pas à M. de Bastide, et qui n'entra point dans notre marché? Ce jugement est encore en manuscrit parmi mes papiers. Si jamais il voit le jour, on y pourra connoître combien les plaisanteries et le ton suffisant de Voltaire, à ce sujet, m'ont dû faire rire, moi qui voyois si bien la portée de ce pauvre homme dans les matières politiques dont il se mêloit de parler.

Au milieu de mes succès dans le public, et de la faveur des dames, je me sentois déchoir à l'hôtel de Luxembourg, non pas auprès de monsieur le maréchal, qui sembloit même doubler chaque jour de bontés et d'amitiés pour moi, mais auprès de madame la maréchale. Depuis que je n'avois plus rien à lui lire, son appartement m'étoit moins ouvert; et, durant les voyages de Montmorency, quoique je me présentasse assez exactement, je ne la voyois plus guère qu'à table: ma place même n'y étoit plus aussi marquée à côté d'elle. Comme elle ne me l'offroit plus, qu'elle me parloit peu, et que

je n'avois pas non plus grand'chose à lui dire, j'aimois autant prendre une autre place, où j'étois plus à mon aise, surtout le soir; car, machinalement, je prenois peu à peu l'habitude de me placer plus près de monsieur le maréchal.

A propos du soir, je me souviens d'avoir dit que je ne soupois pas au château, et cela étoit vrai dans le commencement de la connoissance: mais comme M. de Luxembourg ne dînoit point et ne se mettoit pas même à table, il arriva de là qu'au bout de plusieurs mois, et déjà très-familier dans sa maison, je n'avois encore jamais mangé avec lui. Il eut la bonté d'en faire la remarque: cela me détermina d'y souper quelquefois, quand il n'y avoit pas beaucoup de monde, et je m'en trouvois très-bien, vu qu'on dînoit presque en l'air, et, comme on dit, sur le bout du banc; au lieu que le soupé étoit très-long, parce qu'on s'y reposoit avec plaisir au retour d'une longue promenade; très-bon, parce que M. de Luxembourg étoit gourmand; et très-agréable, parce que madame de Luxembourg en faisoit les honneurs à charmer. Sans cette explication, l'on entendroit difficilement la fin d'une lettre de M. de Luxembourg (liasse C, n° 36), où il me dit qu'il se rappelle avec délices nos promenades; surtout, ajoute-t-il, quand, en rentrant les soirs dans la cour, nous n'y trouvions point de traces de roues de carrosses: c'est que, comme on passoit tous les

matins le râteau sur le sable de la cour, pour effacer les ornières, je jugeois, par le nombre de ces traces, du monde qui étoit survenu dans l'après-midi.

Cette année 1761 mit le comble aux pertes continuelles que fit ce bon seigneur depuis que j'avois le bonheur de le voir; comme si les maux que me préparoit la destinée eussent dû commencer par l'homme pour qui j'avois le plus d'attachement, et qui en étoit le plus digne. La première année il perdit sa sœur, madame la duchesse de Villeroy; la seconde, il perdit sa fille, madame la princesse de Robeck; la troisième, il perdit dans le duc de Montmorency, son fils unique, et, dans le comte de Luxembourg, son petit-fils, les seuls et derniers soutiens de sa branche et de son nom. Il supporta toutes ces pertes avec un courage apparent: mais son cœur ne cessa de saigner en dedans tout le reste de sa vie, et sa santé ne fit plus que décliner. La mort imprévue et tragique de son fils dut lui être d'autant plus sensible, qu'elle arriva précisément dans le moment où le roi venoit de lui accorder pour son fils, et de lui promettre pour son petit-fils, la survivance de sa charge de capitaine des gardes-du-corps. Il eut la douleur de voir s'éteindre peu à peu, sous ses yeux, ce dernier enfant de la plus grande espérance, et cela par l'aveugle confiance de la mère au médecin, qui fit périr ce pauvre enfant d'inanition, avec des méde-

cines pour toute nourriture. Hélas ! si j'en eusse été cru , le grand-père et le petit-fils seroient tous deux encore en vie. Que ne dis-je point , que n'écrivis-je point à M. de Luxembourg ! que de représentations ne fis-je point à madame de Montmorency sur le régime plus qu'austère que , sur la foi de son médecin , elle faisoit observer à son fils ! Madame de Luxembourg , qui pensoit comme moi , ne vouloit point usurper l'autorité de la mère ; M. de Luxembourg , homme doux et foible , n'aimoit point à contrarier. Madame de Montmorency avoit dans Bordeu une foi dont son fils finit par être la victime. Que ce pauvre enfant étoit aise quand il pouvoit obtenir la permission de venir à Mont-Louis , avec madame de Boufflers , demander à goûter à Thérèse , et mettre quelque aliment dans son estomac affamé ! Combien je déplorais en moi-même les misères de la grandeur , quand je voyois cet unique héritier d'un si grand bien , d'un si grand nom , de tant de titres et de dignités , dévorer avec l'avidité d'un mendiant un pauvre petit morceau de pain ! Enfin , j'eus beau dire et beau faire , le médecin triompha , et l'enfant mourut de faim.

La même confiance aux charlatans , qui fit périr le petit-fils , creusa le tombeau du grand-père , et il s'y joignit de plus la pusillanimité de vouloir se dissimuler les infirmités de l'âge. M. de Luxembourg avoit eu par intervalles quelque douleur au gros doigt du pied ; il en eut

une atteinte à Montmorency , qui lui donna de l'insomnie et un peu de fièvre. J'osai prononcer le mot de goutte ; madame de Luxembourg me tança. Le-valet de chambre chirurgien de monsieur le maréchal , appelé Morlane , soutint que ce n'étoit pas la goutte , et se mit à panser la partie souffrante avec du baume tranquille. Malheureusement la douleur se calma , et quand elle revint on ne manqua pas d'employer le même remède qui l'avoit calmée : la constitution s'altéra , les maux augmentèrent , et les remèdes en même raison. Madame de Luxembourg , qui vit bien enfin que c'étoit la goutte , s'opposa à cet insensé traitement. On se cacha d'elle , et M. de Luxembourg périt par sa faute au bout de quelques années , pour avoir voulu s'obstiner à guérir. Mais n'anticipons pas de si loin sur les malheurs : combien j'en ai d'autres à narrer avant celui-là !

Il est singulier avec quelle fatalité tout ce que je pouvois dire et faire sembloit fait pour déplaire à madame de Luxembourg , lors même que j'avois le plus à cœur de conserver sa bienveillance. Les afflictions que M. de Luxembourg éprouvoit coup sur coup , ne faisoient que m'attacher à lui davantage , et par conséquent à madame de Luxembourg : car ils m'ont toujours paru si sincèrement unis , que les sentiments qu'on avoit pour l'un s'étendoient nécessairement à l'autre. M. le maréchal vieillissoit : son assiduité à la cour , les soins qu'elle entraînoit ,

les chasses continuelles, la fatigue surtout du service durant son quartier, auroient demandé la vigueur d'un jeune homme; et je ne voyois plus rien qui pût soutenir la sienne dans cette carrière. Puisque ses dignités devoient être dispersées, et son nom éteint après lui, peu lui importoit de continuer une vie laborieuse, dont l'objet principal n'avoit été que de ménager les faveurs du prince à ses enfants. Un jour que nous n'étions que nous trois, et qu'il se plaignoit des fatigues de la cour, en homme que ses pertes avoient découragé, j'osai parler de retraite, et lui donner le conseil que Cynéas donnoit jadis à Pyrrhus; il soupira, et ne répondit pas décisivement. Mais, au premier moment où madame de Luxembourg me vit en particulier, elle me relança vivement sur ce conseil qui me parut l'avoir alarmée. Elle ajouta une chose dont je sentis la justesse, et qui me fit renoncer à retoucher jamais la même corde: c'est que la longue habitude de vivre à la cour devenoit un besoin, que c'étoit même en ce moment une dissipation pour M. de Luxembourg, et que la retraite que je lui conseillois seroit moins un repos pour lui qu'un exil, où l'oisiveté, l'ennui, la tristesse, acheveroit bientôt de le consumer. Quoiqu'elle dût voir qu'elle m'avoit persuadé, quoiqu'elle dût compter sur la promesse que je lui fis et que je lui tins, elle ne parut jamais bien tranquilisée à cet égard, et je me suis rappelé que, depuis lors, mes tête-à-tête

avec monsieur le maréchal avoient été plus rares et presque toujours interrompus.

Tandis que ma balourdise et mon guignon me nuisoient ainsi de concert auprès d'elle, les gens qu'elle voyoit et qu'elle aimoit le plus ne m'y servoient pas. L'abbé de Boufflers surtout, jeune homme aussi brillant qu'il soit possible de l'être, ne me parut jamais bien disposé pour moi; et non-seulement il est le seul de la société de madame la maréchale qui ne m'ait jamais marqué la moindre attention, mais j'ai cru m'apercevoir qu'à tous les voyages qu'il fit à Montmorency je perdois quelque chose auprès d'elle; et il est vrai que, sans même qu'il le voulût, c'étoit assez de sa seule présence: tant la grâce et le sel de ses gentillesses appesantissoient encore mes lourds *spropositi*. Les deux premières années il n'étoit presque pas venu à Montmorency, et, par l'indulgence de madame la maréchale, je m'étois passablement soutenu; mais, sitôt qu'il y parut un peu de suite, je fus écrasé sans retour. J'aurois voulu me réfugier sous son aile, et faire en sorte qu'il me prît en amitié; mais la même maussaderie, qui me faisoit un besoin de lui plaire, m'empêcha d'y réussir, et ce que je fis pour cela maladroitement acheva de me perdre auprès de madame la maréchale, sans m'être utile auprès de lui. Avec autant d'esprit il eût pu réussir à tout; mais l'impossibilité de s'appliquer et le goût de la dissipation ne lui ont permis d'acquérir que des demi-talents

en tout genre. En revanche, il en a beaucoup, et c'est tout ce qu'il faut dans le grand monde où il veut briller. Il fait très-bien de petits vers, écrit très-bien de petites lettres, va jouaillant un peu du cistre, et barbouillant un peu de peinture au pastel. Il s'avisa de vouloir faire le portrait de madame de Luxembourg; ce portrait étoit horrible. Elle prétendoit qu'il ne lui ressembloit point du tout, et cela étoit vrai. Le traître d'abbé me consulta; et moi, comme un menteur et comme un sot, je dis que le portrait ressembloit. Je voulois cajoler l'abbé; mais je ne cajolois pas la maréchale, qui mit ce trait dans ses registres; et l'abbé, ayant fait son coup, se moqua de moi. J'appris, par ce succès de mon tardif coup d'essai, à ne plus me mêler de vouloir flagorner et flatter malgré Minerve.

Mon talent étoit de dire aux hommes des vérités utiles, mais dures, avec assez d'énergie et de courage; il falloit m'y tenir. Je n'étois point né, je ne dis pas pour flatter, mais pour louer. La maladresse des louanges que j'ai voulu donner m'a fait plus de mal que l'âpreté de mes censures. J'en ai à citer ici un exemple si terrible, que ses suites ont non-seulement fait ma destinée pour le reste de ma vie, mais décideront peut-être de ma réputation dans toute la postérité.

Durant les voyages de Montmorency, M. de Choiseul venoit quelquefois souper au château. Il y vint un jour que j'en sortois. On parla de

moi; M. de Luxembourg lui conta mon histoire de Venise avec M. de Montaigne. M. de Choiseul lui dit que c'étoit dommage que j'eusse abandonné cette carrière, et que, si j'y voulois rentrer, il ne demandoit pas mieux que de m'occuper. M. de Luxembourg me redit cela: j'y fus d'autant plus sensible, que je n'avois pas accoutumé d'être gâté par les ministres; et il n'est pas sûr que, malgré mes résolutions, si ma santé m'eût permis d'y songer, j'eusse évité la tentation d'en faire de nouveau la folie. L'ambition n'eut jamais chez moi que les courts intervalles où d'autres passions me laissoient libre; mais un de ces intervalles eût suffi pour me rengager. Cette bonne intention de M. de Choiseul, m'affectionnant à lui, accrut l'estime que, sur quelques opérations de son ministère, j'avois conçue pour ses talents; et le pacte de famille en particulier me parut annoncer un homme d'état du premier ordre. Il gagnoit encore dans mon esprit au peu de cas que je faisois de ses prédécesseurs, sans excepter madame de Pompadour, que je regardois comme une façon de premier ministre; et, quand le bruit courut que, d'elle ou de lui, l'un des deux expulseroit l'autre, je crus faire des vœux pour la gloire de la France en en faisant pour que M. de Choiseul triomphât. Je m'étois senti de tout temps pour madame de Pompadour de l'antipathie, même quand, avant sa fortune, je l'avois vue chez madame de La Poplinière por-

tant encore le nom de madame d'Étioles. Depuis lors, j'avois été peu content de son silence au sujet de Diderot, et de tous ses procédés par rapport à moi, tant au sujet des *Fêtes de Ramire*, et des *Muses galantes*, qu'au sujet du *Devin du village*, qui ne m'avoit valu dans aucun genre de produit des avantages proportionnés à ses succès; et, dans toutes les occasions, je l'avois trouvée très-peu disposée à m'obliger: ce qui n'empêcha pas le chevalier de Lorenzy de me proposer de faire quelque chose à la louange de cette dame, en m'insinuant que cela pourroit m'être utile. Cette proposition m'indigna d'autant plus, que je vis bien qu'il ne la faisoit pas de son chef, sachant que cet homme, nul par lui-même, ne pense et n'agit que par l'impulsion des gens qui disposent de lui. Je sais trop peu me contraindre pour avoir pu lui cacher mon dédain pour sa proposition, ni à personne mon peu de penchant pour la favorite: elle le connoissoit, j'en étois sûr; et tout cela méloit mon intérêt propre à mon inclination naturelle dans les vœux que je faisois pour M. de Choiseul. Prévenu d'estime pour ses talents, plein de reconnaissance pour sa bonne volonté, ignorant d'ailleurs totalement dans ma retraite ses goûts et sa manière de vivre, je le regardois d'avance comme le vengeur du public, et le mien: et, mettant alors la dernière main au *Contrat social*, j'y marquai dans un seul trait ce que je pensois des précédents ministères, et

de celui qui commençoit à les éclipser. Je manquai dans cette occasion à ma plus constante maxime, et de plus, je ne songeai pas que, quand on veut louer et blâmer fortement dans un même article sans nommer les gens, il faut tellement approprier la louange à ceux qu'elle regarde, que le plus ombrageux amour-propre ne puisse y trouver de quiproquo. J'étois là-dessus dans une si folle sécurité, qu'il ne me vint pas même à l'esprit que quelqu'un pût prendre le change. On verra bientôt si j'eus raison.

Une de mes chances étoit d'avoir toujours dans mes liaisons des femmes auteurs. Je croyois au moins parmi les grands éviter cette chance. Point du tout; elle m'y suivit encore. Madame de Luxembourg ne fut pourtant jamais, que je sache, atteinte de cette manie; mais madame la comtesse de Boufflers le fut. Elle fit une tragédie en prose, qui fut d'abord lue, promenée, et prônée dans la société de M. le prince de Conti, et sur laquelle, non contente de tant d'éloges, elle voulut aussi me consulter pour avoir le mien. Elle l'eut, mais modéré, tel que le méritoit l'ouvrage. Elle eut de plus l'avertissement que je crus lui devoir, que sa pièce, intitulée *l'Esclave généreux*, avoit un très-grand rapport à une pièce angloise, assez peu connue, mais pourtant traduite, intitulée *Oroonoko*. Madame de Boufflers me remercia de l'avis, en m'assurant toutefois que sa pièce ne ressembloit point du tout à l'autre. Je n'ai jamais parlé

de ce plagiat à personne au monde qu'à elle seule, et cela pour remplir un devoir qu'elle m'avoit imposé; cela ne m'a pas empêché de me rappeler souvent depuis lors, le sort de celui que remplit Gil Blas auprès de l'évêque prédicateur.

Outre l'abbé de Boufflers, qui ne m'aimoit pas, outre la comtesse de Boufflers, auprès de laquelle j'avois des torts que jamais les femmes ni les auteurs ne pardonnent, tous les autres amis de madame la maréchale m'ont toujours paru peu disposés à être des miens, entre autres M. le président Hénault, lequel, enrôlé parmi les auteurs, n'étoit pas exempt de leurs défauts; entre autres aussi madame du Deffand et mademoiselle de Lespinasse, toutes deux en grande liaison avec Voltaire, et intimes amies de d'Alembert, avec lequel la dernière a même fini par vivre, s'entend en tout bien et en tout honneur, et cela ne peut même s'entendre autrement. J'avois d'abord commencé par m'intéresser fort à madame du Deffand, que la perte de ses yeux faisoit aux miens un objet de commisération; mais sa manière de vivre, si contraire à la mienne que l'heure du lever de l'un étoit presque celle du coucher de l'autre, sa passion sans bornes pour le petit bel esprit, l'importance qu'elle donnoit, soit en bien soit en mal, aux moindres torche-culs qui paroisoient, le despotisme et l'emportement de ses oracles, son engouement outré pour ou contre

toutes choses, qui ne lui permettoit de parler de rien qu'avec des convulsions; ses préjugés incroyables, son invincible obstination, l'enthousiasme de déraison où la portoit l'opiniâtreté de ses jugements passionnés; tout cela me rebuta bientôt des soins que je voulois lui rendre; je la négligeai, elle s'en aperçut: c'en fut assez pour la mettre en fureur; et, quoique je sentisse assez combien une femme de ce caractère pouvoit être à craindre, j'aimai mieux encore m'exposer au fléau de sa haine qu'à celui de son amitié.

Ce n'étoit pas assez d'avoir si peu d'amis dans la société de madame de Luxembourg, si je n'avois des ennemis dans sa famille. Je n'en eus qu'un, mais qui, par la position où je me trouve aujourd'hui, en vaut cent. Ce n'étoit assurément pas M. le duc de Villeroy, son frère; car non-seulement il m'étoit venu voir, mais il m'avoit invité plusieurs fois d'aller à Villeroy; et, comme j'avois répondu à cette invitation avec autant de respect et d'honnêteté qu'il m'avoit été possible, partant de cette réponse vague comme d'un consentement, il avoit arrangé avec monsieur et madame de Luxembourg un voyage d'une quinzaine de jours, dont je devois être, et qui me fut proposé. Comme les soins qu'exigeoit ma santé ne me permettoient pas alors de me déplacer sans risque, je priai M. de Luxembourg de vouloir bien me dégager. On peut voir par sa réponse (liasse D, n° 3), que

cela se fit de la meilleure grâce du monde, et M. le duc de Villeroy ne m'en témoigna pas moins de bonté qu'auparavant. Son neveu et son héritier, le jeune marquis de Villeroy, ne participa pas à la bienveillance dont m'honorait son oncle, ni aussi, je l'avoue, au respect que j'avois pour lui. Ses airs éventés me le rendirent insupportable, et mon air froid m'attira son aversion. Il fit même, un soir à table, une incartade dont je me tirai mal, parce que je suis bête, sans aucune présence d'esprit, et que la colère, au lieu d'aiguiser le peu que j'en ai, me l'ôte. J'avois un chien qu'on m'avoit donné tout jeune, presque à mon arrivée à l'Ermitage, et que j'avois alors appelé *Duc*. Ce chien, non beau, mais rare en son espèce, duquel j'avois fait mon compagnon, mon ami, et qui certainement méritoit mieux ce titre que la plupart de ceux qui l'ont pris, étoit devenu célèbre au château de Montmorency par son naturel aimant, sensible, et par l'attachement que nous avions l'un pour l'autre; mais, par une pusillanimité fort sottre, j'avois changé son premier nom en celui de *Turc*, comme s'il n'y avoit pas des multitudes de chiens qui s'appellent *Marquis*, sans qu'aucun marquis s'en fâche. Le marquis de Villeroy, qui sut ce changement de nom, s'avisa de me pousser tellement là-dessus, que je fus obligé de conter en pleine table ce que j'avois fait. Ce qu'il y avoit d'offensant pour le nom de duc dans cette histoire, étoit moins

de l'avoir donné à mon chien que de le lui avoir ôté. Le pis fut qu'il y avoit là plusieurs ducs; M. de Luxembourg l'étoit lui-même, son fils l'étoit, le marquis de Villeroy, fait alors pour le devenir, et qui l'est aujourd'hui, jouit avec une cruelle joie de l'embarras où il m'avoit mis, et de l'effet qu'avoit produit cet embarras. On m'assura le lendemain que sa tante l'avoit très-vivement tancé là-dessus: et l'on peut juger si cette réprimande, en la supposant réelle, a dû beaucoup raccommo-der mes affaires auprès de lui.

Je n'avois pour appui contre tout cela, tant à l'hôtel de Luxembourg qu'au Temple, que le seul chevalier de Lorenzy, qui fit profession d'être mon ami; mais il l'étoit encore plus de d'Alembert, à l'ombre duquel il passoit chez les femmes pour un grand géomètre. Il étoit d'ailleurs le sigisbée ou plutôt le complaisant de madame la comtesse de Boufflers, très amie elle-même de d'Alembert; et le chevalier de Lorenzy n'avoit d'existence et ne pensoit que par elle. Ainsi, loin que j'eusse au dehors quelque contre-poids à mon ineptie pour me soutenir auprès de madame de Luxembourg, tout ce qui l'approchoit sembloit concourir à me nuire dans son esprit. Cependant, outre l'*Émile* dont elle avoit voulu se charger, elle me donna dans le même temps une autre marque d'intérêt et de bienveillance, qui me fit croire que, même en s'ennuyant de moi, elle me conservoit et me

conserveroit toujours l'amitié qu'elle m'avoit tant de fois promise pour toute la vie.

Sitôt que j'avois cru pouvoir compter sur ce sentiment de sa part, j'avois commencé par soulager mon cœur auprès d'elle de l'aveu de toutes mes fautes, ayant pour maxime inviolable, avec mes amis, de me montrer à leurs yeux exactement tel que je suis, ni meilleur, ni pire. Je lui avois déclaré mes liaisons avec Thérèse, et tout ce qui en avoit résulté, sans omettre de quelle façon j'avois disposé de mes enfans. Elle avoit reçu mes confessions très-bien, trop bien même, en m'épargnant les censurés que je méritois; et ce qui m'émut surtout vivement, fut de voir les bontés qu'elle prodiguoit à Thérèse, lui faisant de petits cadeaux, l'envoyant chercher, l'exhortant à l'aller voir, la recevant avec cent caresses, et l'embrassant très-souvent devant tout le monde. Cette pauvre fille étoit dans des transports de joie et de reconnaissance qu'assurément je partageois bien, les amitiés dont monsieur et madame de Luxembourg me combloient en elle, me touchant bien plus encore que celles qu'ils me faisoient directement.

Pendant assez long-temps les choses en restèrent là : mais enfin madame la maréchale poussa la bonté jusqu'à vouloir retirer un de mes enfans. Elle savoit que j'avois fait mettre un chiffre dans les langes de l'aîné; elle me demanda le double de ce chiffre, je le lui donnai. Elle employa pour cette recherche La Roche, son

valet de chambre et son homme de confiance, qui fit de vaines perquisitions, et ne trouva rien, quoiqu'au bout de douze ou quatorze ans seulement, si les registres des Enfants-Trouvés étoient bien en ordre, ou que la recherche eût été bien faite, ce chiffre n'eût pas dû être introuvable. Quoi qu'il en soit, je fus moins fâché de ce mauvais succès que je ne l'aurois été si j'avois suivi des yeux cet enfant dès sa naissance. Si, à l'aide du renseignement, on m'eût présenté quelque enfant pour le mien, le doute si ce l'étoit bien en effet, si on ne lui en substituoit point un autre, m'eût resserré le cœur par l'incertitude, et je n'aurois point goûté dans tout son charme le vrai sentiment de la nature : il a besoin, pour se soutenir, au moins durant l'enfance, d'être appuyé sur l'habitude. Le long éloignement d'un enfant qu'on ne connoît pas encore, affoiblit, anéantit enfin les sentimens paternels et maternels; et jamais on n'aimera celui qu'on a mis en nourrice comme celui qu'on a nourri sous ses yeux. La réflexion que je fais ici peut exténuer mes torts dans leurs effets, mais c'est en les aggravant dans leur source.

Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que, par l'entremise de Thérèse, ce même La Roche fit connoissance avec madame Le Vasseur, que Grimm continuoit de tenir à Deuil à la porte de la Chevette, et tout près de Montmorency. Quand je fus parti, ce fut par M. La

Roche que je continuai de faire remettre à cette femme l'argent que je n'ai point cessé de lui envoyer ; et je crois qu'il lui portoit aussi souvent des présents de la part de madame la maréchale ; ainsi elle n'étoit sûrement pas à plaindre, quoiqu'elle se plaignît toujours. A l'égard de Grimm, comme je n'aime point à parler des gens que je dois haïr, je n'en parlois jamais à madame de Luxembourg que malgré moi ; mais elle me mit plusieurs fois sur son chapitre, sans me dire ce qu'elle en pensoit, et sans me laisser pénétrer jamais si cet homme étoit de sa connoissance ou non. Comme la réserve avec les gens qu'on aime, et qui n'en ont point avec nous, n'est pas de mon goût, surtout en ce qui les regarde, j'ai depuis lors pensé quelquefois à celle-là ; mais seulement quand d'autres événements ont rendu cette réflexion naturelle.

Après avoir demeuré long-temps sans entendre parler de l'*Émile*, depuis que je l'avois remis à madame de Luxembourg, j'appris enfin que le marché en étoit conclu à Paris avec le libraire Duchesne, et par celui-ci avec le libraire Néaulme, d'Amsterdam. Madame de Luxembourg m'envoya les deux doubles de mon traité avec Duchesne, pour les signer. Je reconnus l'écriture pour être de la même main dont étoient celles des lettres de M. de Malesherbes qu'il ne m'écrivoit pas de sa propre main. Cette certitude que mon traité se faisoit de l'aveu et sous les yeux du magistrat, me le fit signer avec

confiance. Duchesne me donnoit de ce manuscrit six mille francs, la moitié comptant, et je crois cent ou deux cents exemplaires ; je ne me souviens pas bien de la quantité. Après avoir signé les deux doubles, je les renvoyai tous deux à madame de Luxembourg qui l'avoit ainsi désiré : elle en donna un à Duchesne, elle garda l'autre au lieu de me le renvoyer, et je ne l'ai jamais revu.

La connoissance de monsieur et de madame de Luxembourg, en faisant quelque diversion à mon projet de retraite, ne m'y avoit pas fait renoncer. Même au temps de ma plus grande faveur auprès de madame la maréchale, j'avois toujours senti qu'il n'y avoit que mon sincère attachement pour monsieur le maréchal et pour elle qui pût me rendre leurs entours supportables ; et tout mon embarras étoit de concilier ce même attachement avec un genre de vie plus conforme à mon goût, et moins contraire à ma santé, que cette gêne et ces soupers tenoient dans une altération continuelle, malgré tous les soins qu'on apportoit pour ne pas m'exposer à la déranger ; car, sur ce point comme sur tout autre, les attentions furent poussées aussi loin qu'il étoit possible ; et, par exemple, tous les soirs après souper, monsieur le maréchal, qui s'alloit coucher de bonne heure, ne manquoit pas de m'emmener, bon gré malgré, pour m'aller coucher aussi. Ce ne fut que quelque temps

avant ma catastrophe qu'il cessa, je ne sais pourquoi, d'avoir cette attention.

Avant même d'apercevoir le refroidissement de madame la maréchale, je désirois, pour ne m'y pas exposer, d'exécuter mon ancien projet; mais, les moyens me manquant pour cela, je fus obligé d'attendre la conclusion du traité de l'*Émile*, et en attendant je mis la dernière main au *Contrat Social*, et l'envoyai à Rey, fixant le prix de ce manuscrit à mille francs, qu'il me donna. Je ne dois peut-être pas omettre un petit fait qui regarde ledit manuscrit. Je le remis, bien caché, à du Voisin, ministre du pays de Vaud, et chapelain de l'hôtel de Hollande, qui me venoit voir quelquefois, et qui se chargea de l'envoyer à Rey, avec lequel il étoit en liaison. Ce manuscrit, écrit en menu caractère, étoit fort petit, et ne remplissoit pas sa poche. Cependant, en passant la barrière, son paquet tomba, je ne sais comment, entre les mains des commis, qui l'ouvrirent, l'examinèrent, et le lui rendirent ensuite, quand il l'eut réclamé au nom de l'ambassadeur; ce qui le mit à portée de le lire lui-même, comme il me marqua naïvement avoir fait, avec force éloges de l'ouvrage, et pas un mot de critique ni de censure, se réservant sans doute d'être le vengeur du christianisme lorsque l'ouvrage auroit paru. Il recacheta le manuscrit, et l'envoya à Rey. Tel fut en substance le narré qu'il me fit dans la

lettre où il me rendit compte de cette affaire; et c'est tout ce que j'en ai su.

Outre ces deux livres, et mon *Dictionnaire de musique* auquel je travaillois toujours de temps en temps, j'avois quelques autres écrits de moindre importance, tous en état de paroître, et que je me proposois de donner encore, soit séparément, soit avec mon recueil général, si je l'entreprendois jamais. Le principal de ces écrits, dont la plupart sont encore en manuscrit dans les mains de Dupeyron, étoit un *Essai sur l'origine des langues*, que je fis lire à M. de Malesherbes, et au chevalier de Lorenzy qui m'en dit du bien. Je comptois que toutes ces productions rassemblées me vaudroient au moins, outre ma dépense ordinaire, un capital de huit à dix mille francs, que je voulois placer en rente viagère, tant sur ma tête que sur celle de Thérèse; après quoi nous irions, comme je l'ai dit, vivre ensemble au fond de quelque province, sans plus occuper le public de moi, et sans plus m'occuper moi-même d'autre chose que d'achever paisiblement ma carrière, en continuant de faire autour de moi tout le bien qu'il m'étoit possible, et d'écrire à loisir les Mémoires que je méditois.

Tel étoit mon projet, dont une générosité de Rey, que je ne dois pas taire, vint faciliter encore l'exécution. Ce libraire, dont on me disoit tant de mal à Paris, est cependant, de tous ceux avec qui j'ai eu affaire, le seul dont j'aie eu tou-

jours à me louer (1). Nous étions à la vérité souvent en querelle sur l'exécution de mes ouvrages ; il étoit étourdi, j'étois emporté. Mais, en matière d'intérêt et de procédés qui s'y rapportent, quoique je n'aie jamais fait avec lui de traité en forme, je l'ai toujours trouvé plein d'exactitude et de probité. Il est même aussi le seul qui m'ait avoué franchement qu'il faisoit bien ses affaires avec moi ; et souvent il m'a dit qu'il me devoit sa fortune, en offrant de m'en faire part. Ne pouvant exercer directement avec moi sa gratitude, il voulut me la témoigner au moins dans ma gouvernante, à laquelle il fit une pension viagère de trois cents francs, exprimant dans l'acte que c'étoit en reconnaissance des avantages que je lui avois procurés. Il fit cela de lui à moi, sans ostentation, sans prétention, sans bruit ; et, si je n'en avois parlé le premier à tout le monde, personne n'en auroit rien su. Je fus si touché de ce procédé que depuis lors je me suis attaché à Rey d'une amitié véritable. Quelque temps après il désira de m'avoir pour parrain d'un de ses enfants ; j'y consentis ; et l'un de mes regrets, dans la situation

(1) Quand j'écrivois ceci, j'étois bien loin encore d'imaginer, de concevoir, et de croire, les fraudes que j'ai découvertes ensuite dans les impressions de mes écrits, et dont il a été forcé de convenir.

(Cette note n'est pas dans le manuscrit autographe.)

où l'on m'a réduit, est qu'on m'ait ôté tout moyen de rendre désormais mon attachement utile à ma filleule et à ses parents. Pourquoi, si sensible à la modeste générosité de ce libraire, le suis-je si peu aux bruyants empressements de tant de gens haut huppés, qui remplissent pompeusement l'univers du bien qu'ils disent m'avoir voulu faire, et dont je n'ai jamais rien senti ? Est-ce leur faute ? est-ce la mienne ? Ne sont-ils que vains, ou ne suis-je qu'ingrat ? Lecteur sensé, pesez, décidez ; pour moi, je me tais.

Cette pension fut une grande ressource pour l'entretien de Thérèse, et un grand soulagement pour moi. Mais, au reste, j'étois bien éloigné d'en tirer un profit direct pour moi-même, non plus que de tous les cadeaux qu'on lui faisoit. Elle a toujours disposé de tout elle-même. Quand je gardois son argent, je lui en tenois un fidèle compte, sans jamais en mettre un liard à notre commune dépense, même quand elle étoit plus riche que moi. *Ce qui est à moi est à nous*, lui disois-je, *et ce qui est à toi est à toi*. Je n'ai jamais cessé de me conduire avec elle selon cette maxime que je lui ai souvent répétée. Ceux qui ont eu la bassesse de m'accuser de recevoir par ses mains ce que je refusois dans les miennes, jugeoient sans doute de mon cœur par les leurs, et me connoissoient bien mal. Je mangerois volontiers avec elle le pain qu'elle auroit gagné, jamais celui qu'elle auroit reçu. J'en appelle sur ce point à son témoignage, et dès à présent, et

lorsque, selon le cours de nature, elle m'aura survécu. Malheureusement elle est peu entendue en économie à tous égards, peu soigneuse, et fort dépensière, non par vanité ni par gourmandise, mais par négligence uniquement. Nul n'est parfait ici-bas; et, puisqu'il faut que ses excellentes qualités soient rachetées, j'aime mieux qu'elle ait des défauts que des vices, quoique ses défauts nous fassent peut-être encore plus de mal à tous deux. Les soins que j'ai pris pour elle, comme jadis pour maman, de lui accumuler quelque avance qui pût un jour lui servir de ressource, sont inimaginables: mais ce furent toujours des soins perdus. Jamais elles n'ont compté, ni l'une ni l'autre, avec elles-mêmes; et, malgré tous mes efforts, tout est toujours parti à mesure qu'il est venu. Quelque simplement que Thérèse se mette, jamais la pension de Rey ne lui a suffi pour se nipper, que je n'y aie suppléé du mien chaque année. Nous ne sommes pas faits, elle ni moi, pour être jamais riches; et je ne compte assurément pas cela parmi nos malheurs.

Le *Contrat Social* s'imprimoit assez rapidement. Il n'en étoit pas de même de l'*Émile*, dont j'attendois la publication pour exécuter la retraite que je méditois. Duchesne m'envoyoit de temps à autre des modèles d'impression pour choisir; quand j'avois choisi, au lieu de commencer, il m'en envoyoit encore d'autres. Quand enfin nous fâmes bien déterminés sur le format,

sur le caractère, et qu'il avoit déjà plusieurs feuilles d'imprimées, sur quelque léger changement que je fis à une épreuve, il recommença tout; et, au bout de six mois, nous nous trouvâmes moins avancés que le premier jour. Durant tous ces essais, je découvris que l'ouvrage s'imprimoit en France ainsi qu'en Hollande, et qu'il s'en faisoit à la fois deux éditions. Que pouvois-je faire? Je n'étois plus le maître de mon manuscrit. Loin d'avoir trempé dans l'édition de France, je m'y étois toujours opposé; mais enfin, puisque cette édition se faisoit bon gré malgré moi, et puisqu'elle servoit de modèle à l'autre, il falloit bien y jeter les yeux et voir les épreuves, pour ne pas laisser estropier et défigurer mon livre. D'ailleurs, l'ouvrage s'imprimoit tellement de l'aveu du magistrat, que c'étoit lui qui dirigeoit l'entreprise en quelque sorte, qu'il m'en écrivoit très-souvent, et qu'il me vint voir même à ce sujet, dans une occasion dont je vais parler à l'instant.

Tandis que Duchesne avançoit à pas de tortue, Néaulme, qu'il retenoit, avançoit encore plus lentement. On ne lui envoyoit pas fidèlement les feuilles à mesure qu'elles s'imprimoient. Il crut apercevoir de la mauvaise foi dans la manœuvre de Duchesne, c'est-à-dire de Guy, qui faisoit pour lui; et, voyant qu'on n'exécutoit pas le traité, il m'écrivoit lettres sur lettres pleines de doléances et de griefs auxquels je pouvois encore moins remédier qu'à ceux que j'avois